



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

La Du Barry

Goncourt, Edmond de
Goncourt, Jules de

Paris, 1906

I Le journal de Hardy à la date du 1er février 1769. - Esther-du Barry et Aman-Choiseul. - La lutte du parti encyclopédique et du parti dévot. - La multitude républicaine. - Choiseul se défendant sur ...

[urn:nbn:de:hbz:466:1-48032](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-48032)

LA DU BARRY

I

Le journal de Hardy à la date du 1^{er} février 1769. — *Esther-du Barry* et *Aman-Choiseul*. — La lutte du parti encyclopédique et du parti dévot. — La *multitude républicaine*. — Choiseul se défendant sur sa religion. — Acte de naissance de Jeanne Béqus dite la du Barry. — Son enfance. — Elle est placée chez la Frédérique. — La communauté de Sainte-Aure. — La Cour-Neuve. — Le magasin de modes de madame Labille. — Le comte du Barry. — Son passé. — Le *brocantage* de ses maîtresses. — Souper chez Løbel.

Un bourgeois de Paris, qui eut au dix-huitième siècle la patience de tenir registre des faits divers de son temps, des bruits et des nouvelles de la ville de Paris, de toutes les choses qu'il voyait, entendait, apprenait, Hardy, dans son *Journal manuscrit* (1), jusqu'ici inédit, raconte que, le 1^{er} février 1769, veille de la Chandeleur, un ecclésiastique de ses amis alla dîner dans une maison qu'on ne lui a pas nommée. C'était le moment où il n'était bruit à Paris que de

(1) Des fragments de ce journal ont été publiés par la *Nouvelle Revue Encyclopédique*, mais le manuscrit n'a pas eu encore la publicité de livre.

la comtesse du Barry. Au dessert, un autre ecclésiastique, qui dînait dans cette maison avec deux de ses confrères, invita l'ami de Hardy, ainsi que toute la compagnie, à boire « à la présentation »; et, comme l'ami de Hardy ne comprenait guère ce que cela signifiait et demandait si c'était à la Présentation de Notre-Seigneur au Temple qui devait avoir lieu le lendemain, le prêtre, qui avait porté la santé, lui répondait: « C'est à celle qui a eu lieu hier ou doit avoir lieu aujourd'hui, à la présentation de la nouvelle Esther qui doit remplacer Aman, et tirer le peuple juif de l'oppression (1). » La nouvelle Esther était madame du Barry; Aman était le duc de Choiseul.

Pesez cette scène et cette parole : la raison de la fortune de madame du Barry est là.

Dans cette guerre des idées, la grande guerre du dix-huitième siècle, dans cette mêlée des esprits et des âmes, ardente et sans merci, dans cette guerre civile des consciences où le sang ne coule plus, mais où la persécution continue; au temps des excommunications et des proscriptions de l'opinion publique, alors qu'une sorte de revanche de l'édit de Nantes est prise sur l'ordre militant des Jésuites, sur cette armée de vieillards poussés par la main de Choiseul hors de

(1) *Journal des événements tels qu'ils parviennent à ma connaissance*, par Hardy. Bibliothèque nationale, manuscrits, Supplément français, 6680-6682.

cette France où croulent leurs maisons ; au milieu de ce déchirement et de ce conflit entre les habitudes du vieil esprit français et les audaces nouvelles qui ont pour ministre M. de Choiseul ; entre ces deux absolus, l'Église et la royauté d'une part, la révolution de l'autre, les esprits ne voient plus dans madame du Barry la femme, la courtisane, la fille, la du Barry : ils ne voient en elle qu'un moyen, une arme avec laquelle un parti tue un parti. Et voilà, chose étrange ! qu'en ce dix-huitième siècle, habitué à faire de la femme l'instrument des changements d'État, madame du Barry rallie autour d'elle, à son insu, tous les sentiments religieux et tous les sentiments politiques contrariés, blessés, humiliés par le ministère Choiseul. Tout ce qu'il restait de vieille France enracinée dans ce qu'elle croyait, et effrayée de cette chaîne d'incrédulité nouée de Fontenelle à Voltaire, par le médecin La Mettrie, le géologue Demaillet, le physicien Boulanger, le naturaliste Buffon, le géomètre d'Alembert ; tous les hommes inquiets de cet assaut donné par les connaissances des choses naturelles, par les sciences exactes, positives, matérielles, aux mystères des choses divines ; les hommes opposés à la nouveauté des théories gouvernementales, au rêve des systèmes, à l'expérience du progrès ; ceux-là qui, avec l'assemblée des évêques, croyaient l'Église et l'État unis dans la vie et dans la mort, et voyaient une révolution politique au bout d'une révolution religieuse ; ceux qui annonçaient dès 1765 « que l'esprit philosophique était destiné à faire naître les plus

étranges révolutions et a précipiter la France dans les horreurs de l'anarchie »; ceux-là encore qui pensaient que l'esprit humain était contenu et sauvegardé dans l'avenir par l'éducation que l'enfance recevait du corps des Jésuites (1); — tout ce grand parti était condamné à faire taire ses répugnances pour pousser madame du Barry là où elle devait le servir. Mille passions, mille dévouements, ce qu'un grand ordre laisse derrière lui de relations, d'amitiés, de souvenirs, d'intérêts; l'effroi du cœur de Louis XV devant la *multitude républicaine* (2) sur laquelle régnerait son successeur; les ressentiments secrets du Dauphin et de la Dauphine contre Choiseul, légués dans leur testament à Louis XVI, les espérances de la Reine brochant de ses mains bientôt glacées par la mort un meuble pour la première maison des Jésuites rétablie, tout se ralliait ou était rattaché par le parti à cette présentation d'état. De là cette entente, cette complicité instinctive autour de la maîtresse, ces mains et ces secours invisibles qui soutinrent la du Barry; de là, ce souffle et cette aide d'une puissante opinion publique qui la portèrent au pouvoir sur le nuage de Psyché.

M. de Choiseul ne se trompa pas sur la signification de l'avènement de madame du Barry. A tous les

(1) En 1762, le Président d'Aiguilles déclarait qu'avec la destruction des jésuites *l'anglicisme*, autrement dit le républicanisme, *formerait un jour l'esprit de la nation*.

(2) Expression d'une lettre de Louis XV à Choiseul, datée de Fontainebleau, 15 octobre 1765, communiquée par M. le duc de Choiseul à *la Revue de Paris*, 1829, vol. IV.

reproches de détail faits à son administration, sa réponse était celle qu'il avait faite en 1765 quand le parti groupé par Soubise derrière madame d'Esparbès, celui-là même qu'il retrouvait derrière madame du Barry, avait cherché à le renvoyer. « Quoi qu'on ait dit, — disait M. de Choiseul dans une sorte de justification adressée au Roi, — que j'avais travaillé à renvoyer les Jésuites et que j'avais soutenu les demandes et les prétentions des parlements, de près ni de loin, je n'ai fait aucune démarche sur ces objets et n'ai eu d'autres idées que celles que Votre Majesté m'a vues dans son conseil lorsqu'il m'a demandé mon avis... Enfin, le grand reproche tombe sur ma religion. Il est difficile de m'attaquer positivement sur cette matière sérieuse. Je n'en parle jamais; mais, dans la forme, j'observe exactement la décence, et dans les affaires j'ai pour principe le maintien de la religion (1)... » Et le duc ne se trompait pas. A trois ans de là, dans une assemblée de famille chez Mesdames, en présence de la Dauphine, que les tantes du Roi savaient attachée secrètement à la personne et à la politique de Choiseul, le hasard ayant amené la conversation sur la chute de son ministère, madame Adélaïde s'écriait : « Que l'exil du duc avait sauvé la religion en France, vu qu'il était manifeste que le projet de ce ministre avait été de la détruire de fond en comble (2). »

(1) Mémoire du duc de Choiseul, remis au Roi en 1765, cité dans la *Revue française*, juillet 1828.

(2) *Correspondance secrète de Mercy-Argenteau*, Didot, 1875. *Dépêche de Mercy à Marie-Thérèse* du 18 mai 1773.

Quelle était pourtant cette femme à laquelle les ironies de l'histoire laissaient attribuer et devaient permettre un tel rôle : la restauration de l'autorité monarchique et de l'autorité religieuse? C'était la femme dont nous allons essayer de dire la vie.

« *Jeanne*, fille naturelle d'Anne Béqus dite *Quantiny*, est née le dix-neuvième août de l'an mil sept cent quarante-trois, et a été baptisée le même jour; elle a eu pour parain Joseph Demange et pour marraine Jeanne Birabin, qui ont signé avec moi.

Jeanne BIRABINE.

L. GALON,

Vicaire de Vaucouleurs.

Joseph DEMANGE (1). »

Tel est l'acte de naissance de madame du Barry, la vérité sur son origine, vérité jusqu'ici ignorée ou méconnue par l'histoire.

Au milieu de la contradiction des récits, devant l'hostilité évidente des anecdotes et des mémoires publiés au lendemain de la mort de Louis XV et de la disgrâce de sa dernière favorite, devant le parti pris de paradoxe des réhabilitations essayées depuis,

(1) Cet acte de naissance de madame du Barry, extrait des registres de l'état civil de la ville de Vaucouleurs, et délivré à Saint-Mihiel, le 25 septembre 1827, nous est confirmé par une lettre de M. le maire de Vaucouleurs, en date du 30 novembre 1859.

en face des biographies qui cherchent l'intérêt romanesque et ne semblent viser qu'au public des romans, il est assez difficile de retrouver, de discerner et d'établir la vérité vraie sur l'enfance et la première jeunesse de madame du Barry. Il faut, croyons-nous, se contenter de la vérité vraisemblable : elle suffit d'ailleurs à de pareilles biographies, et la postérité peut se consoler de ne point posséder une certitude absolue et des lumières entières sur le degré précis de faiblesse auquel descendit une femme qui est devenue un personnage historique par hasard, et comme par mégarde.

De toutes les traditions du dix-huitième siècle s'accordant pour donner comme père à madame du Barry un certain Gomard de Vaubernier, erreur dont on trouvera la clef plus loin, et comme parrain un financier du nom de Dumonceau, il semble qu'on ne puisse guère recueillir et accepter d'autres faits qu'une grande misère de la mère et de la fille, la mort du père de l'enfant poussant la mère à Paris, et peut-être, avant ce voyage à Paris, des rapports de charité et de bienfaisance déjà établis à Vaucouleurs entre Anne Bécu et ce M. Dumonceau, un des principaux intéressés dans la fourniture des vivres de l'armée. C'est dans ce sens que nous allons suivre les récits du temps.

La mère de la petite Jeanne, sans ressource, eut donc idée d'aller tenter fortune à Paris, et sa première visite fut pour l'opulent financier dont le souvenir et les charités lui étaient restés au cœur.

M. Dumonceau, qui ne pensait plus guère à sa petite protégée, fut émerveillé de sa jolie figure et de son espièglerie. Il donna douze livres à la mère, avec promesse de pareille somme tous les mois pour faire apprendre à lire et à écrire à la petite Jeanne. Au bout de quelques mois et de quelques douze livres, le bonhomme Dumonceau se laissait intéresser par la misère de la mère; et, dans la naïveté de sa charité, il ne trouvait rien de mieux que de placer la mère et la fille chez sa maîtresse, mademoiselle Frédérique, une courtisane qui avait presque un nom en ce temps-là (1). La jolie enfant était en train de devenir une charmante jeune fille, quand mademoiselle Frédérique, qui était une personne d'esprit, trouva qu'elle grandissait bien vite et se mit à avoir peur de l'avenir. Elle décida M. Dumonceau, prêché d'un autre côté par un parent fort dévot, à faire entrer la petite Jeanne au couvent de Sainte-Aure (2).

(1) La Frédérique, connue aussi sous le nom de *Souville*, avait été d'abord assez maigrement entretenue par M. de Vouvray, maître des requêtes. A M. de Vouvray avait succédé un M. de Boisgelin, appartenant au duc de Berri, qui faisait déloger la belle de la rue de la Truanderie, l'installait dans un joli appartement, rue de Richelieu, et lui fournissait largement tout ce dont elle avait besoin. Cela n'empêchait pas la Frédérique d'être une femme à passades, une soupeuse de la petite maison de la Brissault et autres. La Frédérique était une grande belle fille extrêmement rousse, renommée « pour son libertinage au déduit ». *Journal des Inspecteurs de M. de Sartines*. Dentu, 1863.

(2) *Anecdotes sur M^{me} la comtesse Du Barri*. A Londres, 1775. — C'est le livre le plus documentaire publié sur la vie de M^{me} du Barry et fabriqué en grande partie avec les anecdotes des *Mémoires secrets*, livre que n'ont fait que copier et paraphraser les livres venus à la suite. Mais donnons ici une liste des biographies de la favorite :

Mémoires authentiques de la comtesse de Barré (sic), maîtresse de Louis XV, Roi de France, extraits d'un manuscrit que possède madame la

Les filles de Sainte-Aure étaient une communauté dont la spécialité et le but étaient tout particuliers. Sainte-Aure ne servait point d'asile aux faiblesses, de retraite aux fautes : ce couvent était destiné à

duchesse de Villeroy, par le chevalier Fr. N... Londres, imprimé aux dépens des éditeurs, 1772 (1 vol. in-12). C'est un petit roman qui n'a pas le moindre rapport avec l'histoire de madame du Barry.

Précis historique de la vie de madame la comtesse Du Barry, avec son portrait. Paris, 1774 (1 petit vol. in-12 ou in-8).

Gazette de Cythère, ou Histoire secrète de madame Dubarry. Londres, 1775 (1 plaquette in-12).

Histoire et vie de la comtesse du Barry. Au Pont-aux-Dames. 1775 (1 plaquette in-12).

Remarques sur les Anecdotes de madame la comtesse du Barry, par madame S. G(ouard). Londres, 1777 (1 plaquette in-12).

Les Plaisirs de la ville et de la cour, ou Réfutation des Anecdotes et Précis de la vie de madame la comtesse Dubarry, écrits par elle-même. Londres, 1778 (1 vol. in-12). Petit roman rare qui paraphrase les *Anecdotes*.

Lettres de madame la comtesse du Barry avec celles des princes, seigneurs, ministres et autres qui lui ont écrit et qu'on a pu recueillir. Londres, 1779. Correspondance apocryphe.

Vie de madame la comtesse du Barry, suivie de ses correspondances épistolaires et de ses intrigues galantes et politiques, in-8. Cette biographie, où on annonce qu'elle est morte, contient un portrait avec au bas : « La Messaline que tu vois... »

Les Illustres Victimes vengées, par Montigny, 1802 (in-8), contenant une longue notice sur madame du Barry.

Mémoires historiques de Jeanne Gomart de Vaubernier, comtesse Du Barry... rédigés sur des pièces authentiques... par M. de Favrolle (madame Guenard). Paris, Lerouge, 1803 (4 vol. in-12). Ce livre, écrit sans critique, renferme, dans ses 3^e et 4^e volumes, la plus grande partie des pièces saisies à Luciennes et qui sont aujourd'hui aux Archives nationales.

Mémoires de la comtesse du Barry, par Lamothe-Langon. Abel Ledoux, 1843 (5 vol. in-8). Roman sans la moindre valeur historique.

Madame la comtesse du Barry, par Capefigue. Amyot, 1358.

Madame du Barry, 1768-1793, par J.-R. Le Roy. Versailles, 1858. Brochure pleine de documents originaux du plus haut intérêt.

Deux pièces se rattachent encore à l'histoire de la favorite. Celle-ci, *l'Égalité controuée, ou Petite Histoire de la Protection*, est le réci

prévenir les chutes. C'était, dans la pensée des réformateurs de cet institut, un asile ouvert, moyennant une pension modique de deux cents livres, à toutes les jeunes personnes qui, nées d'une famille honnête, « se trouvaient dans des circonstances où elles couraient risque de se perdre (1). » Les dix livres pour le lit furent payées; la petite fut fournie de deux paires de draps et de six serviettes (2), et les portes du couvent de la rue Neuve-Sainte-Geneviève se fermèrent sur elle.

Pour une jeune fille ainsi élevée, ne connaissant de la vie que ce qu'elle en avait vu chez mademoiselle Frédérique, bercée dans ce luxe d'une existence de fille, la tête et les yeux éblouis de rubans et de belles robes, pour une enfant gâtée de chatteries et de caresses comme une jolie enfant qu'elle était, coquette déjà, et déjà montrant cette humeur espiègle que Versailles même ne pourra contenir, la chute était grande et le changement rude.

Adieu la charmante petite toilette taillée dans les mise-bas de la Frédérique! Sur cette tête éveillée, voici deux voiles noirs d'étamine, accompagnés d'une guimpe commune sans empois. Voici, sur ces blonds cheveux, une bande de mauvaise toile qui les

le plus complet de la persécution qu'elle a subie en 1793 à Luciennes. L'autre n'a d'intérêt que son titre : *Descente de la Dubarry aux enfers, sa réception à la cour de Pluton par la femme Capet, devenue la furie favorite de Proserpine.*

(1) *Tableau de l'humanité et de la bienfaisance, ou Précis historique des charités qui se font dans Paris.* 1769.

(2) *État ou Tableau de la ville de Paris.* 1760.

cache et descend couvrir plus des trois quarts du front. Sa robe est de serge d'Aumale blanche et commune, sans aucun arrangement ni ornement superflu; et ses petits pieds sont chaussés de souliers de veau jaune sans façon, attachés avec deux cordons pareils. Et nul moyen de tromper cette discipline impitoyable de l'habit: les archives de la communauté ne conservent-elles pas comme modèle et comme règle une statue hiératique ainsi habillée?

Et tout, autour de la petite Jeanne, est grossier, sévère et triste comme son nouveau costume, dans cette communauté si retranchée, qu'elle n'a d'argent que l'argenterie de l'infirmerie, d'or que la dorure de l'autel. C'est le vœu de pauvreté dans sa rigueur, défendant à chacune la possession personnelle, supprimant le tien et le mien; c'est le travail des mains, le travail de l'instruction, dans l'observation du grand silence. Là sont défendus et punis les badineries, les petits airs délicats, les ris outrés ou d'éclat, toute phrase plaisante, tout ton railleur (1). Vaines défenses! par-dessus lesquelles sautait bientôt la petite Jeanne, mettant dans l'austère maison la gaieté de son âge et de son humeur, et y faisant la révolution de Vert-Vert. Le tapage, le mauvais exemple d'une telle jeunesse, vainement grondée et refrénée, et dont la contagion était à craindre, fai-

(1) *Constitution des religieuses de Sainte-Aure, suivant la règle de saint Augustin.* A Paris, de l'imprimerie de Simon, imprimeur de monseigneur Archevêque de Paris, 1788.

saient renvoyer le charmant petit diable chez sa mère, c'est-à-dire chez la Frédérique. La Frédérique, trouvant grandes et formées, plus dangereuses que jamais, les grâces de sa protégée, lasse de la mère, qu'elle soupçonnait d'espionnage dans son intérieur, imaginait de jeter les hauts cris sur les relations singulièrement familières de la mère de Jeanne avec un moine Picpus nommé Gomard. Sur ce scandale, et sur l'indignation fort bien jouée de la Frédérique, M. Dumonceau laissait jeter à la porte la mère et la fille.

C'est vers ce temps que la petite fille d'une quinzaine d'années, sans ressource et livrée au hasard, se montre dans les rues de Paris, ainsi que la *Mignone* de Rétif de la Bretonne, portant dans une petite boîte ouverte des objets de « quinquaille », allant de porte en porte, et offrant à qui passe ses cordons de montre, ses tabatières, ses fausses perles, ses épingles à brillants, ses étuis, et toute la menue mercerie qu'on achète pour les beaux yeux de la marchande, et qu'on paye le prix de son sourire ; boutique en plein air, métier scabreux, négoce si petit qu'il semble un prétexte, courses douteuses sur le pavé glissant, exposées aux propos, aux offres, à la nuit, à la misère qui racole, aux domestiques qui ramassent du plaisir pour leur maître... A des années de là, le comte de Genlis, l'un des plus charmants libertins du siècle, racontait au comte d'Allonville son étonnement, en reconnaissant à Versailles dans la femme à laquelle il était présenté une petite

filles des rues que son valet de chambre lui avait une fois amenée (1).

Pendant ce temps, il se faisait un changement dans la famille qui allait retirer la petite de cette vie suspecte. Son oncle ou son prétendu oncle, le frère Picpus, qui avait obtenu la prêtrise, devenait, par un cumul digne du temps et fait pour l'homme, l'aumônier de la chapelle en même temps que le souffleur de la comédie du château de Cour-Neuve, où la vieille femme du fermier général Lagarde amusait sa vieillesse avec un théâtre de société. Le Picpus intéressait à Jeanne la curiosité de la vieille madame Lagarde, qui faisait venir la jolie fille à Cour-Neuve (2), se laissait charmer par son visage, son caquetage, et la retenait auprès d'elle comme demoiselle de compagnie, femme de chambre au besoin. Malheureusement, il se trouvait que madame Lagarde avait des fils qui étaient des jeunes gens; il y eut bientôt au château le roman qu'on devait attendre, le commencement d'une intrigue avec la séduisante petite personne; et de Cour-Neuve, la mère et la fille retombaient encore une fois sur le pavé de Paris.

Là il fallut manger et vivre. La petite colporteuse de mercerie prit un état où la vertu était encore un

(1) *Mémoires secrets de 1770 à 1830*, par M. le comte d'Allonville. 1838, vol. I^{er}.

(2) Une vieille habitation des environs de Paris entièrement restaurée à la moderne et ne conservant de son passé qu'une double enceinte de fossés toujours remplis d'une eau courante. — Les divertissements de la Cour-Neuve ont été publiés dans un volume rare : *Étrennes de la Cour-Neuve pour l'année 1774, dédiées à M. de la Garde, maître des requêtes*. A la Cour-Neuve, 1774.

héroïsme assez difficile, mais où les tentations n'avaient plus la même brutalité; elle entra sous le nom de mademoiselle Lançon, ou peut-être Rançon, du nom du mari que sa mère venait de prendre, chez M. Labille, marchand de modes, rue Saint-Honoré, le frère de la femme-peintre.

L'histoire des demoiselles de modes au dix-huitième siècle n'est ni très-longue à faire ni très-variée à dire. Imaginez des magasins tout en vitres où de charmants désœuvrés, de jolis seigneurs lorgnent du matin au soir; des fermetures qui servent à la correspondance et qui laissent passer, par le trou des chevilles, les billets pliés en éventail; des courses au dehors, où la pimpante demoiselle de modes, telle que nous l'a dessinée Leclerc dans la suite des Costumes d'Esnault et Rappilly, trotte d'un air vainqueur, la tête couverte d'une grande *calèche* noire qui laisse échapper les boucles de ses cheveux blonds, la taille ronde et fine serrée dans une polonaise de toile peinte garnie de mousseline, les petits souliers à talons et à boucles, et dans la main un léger éventail qu'elle agite en marchant; imaginez au bout de cela des conversations, des propositions; puis au bout des propositions, et des réponses aux propositions, c'est pour presque toutes, comme pour la petite Lançon, quelque monsieur Lavauvenardière (1), ou quelque monsieur Duval, ou quelque autre.

Quelques-uns ont voulu que madame du Barry fût

(1) Lavauvenardière fut, d'après Soulavie, le premier amant en titre et connu de la du Barry.

allée dans ce désordre jusqu'au servage de la débauche. Ils font intervenir à ce moment, dans sa vie, une des plus fameuses entremetteuses du siècle. C'est un point de controverse qu'il faut laisser au scandale. Toutefois, il y a dans ces premiers entraînements de madame du Barry assez de liberté dans le choix, assez d'inconstance, un goût et un dégoût assez vifs et assez personnels pour supposer que son cœur est resté à ses pièces.

Bientôt arrive sa liaison avec le coiffeur Lamet, sitôt nouée, sitôt dénouée, quand la demoiselle de modes, mordant au luxe et prenant goût aux dépenses, a mangé le dernier argent du coiffeur dans les meubles qu'elle lui doit. Le coiffeur s'était sauvé en Angleterre et la jeune personne ne savait que faire, lorsque sa mère, devenue madame Rançon, la mettait en rapport avec une voisine, madame Duquesnoy, qui tenait une maison de jeu, rue de Bourbon. Une maison de jeu! ce fut toujours pour les filles galantes le rendez-vous de l'occasion, le meilleur endroit pour attraper la fortune; et chez la Duquesnoy, au milieu du cercle attiré par sa beauté nouvelle et inconnue, la charmante Jeanne ne tardait pas à s'emparer du comte du Barry, qui lui assurait, dans l'espèce de sérail qu'il avait à Paris, la place de sultane favorite (1).

Ce comte du Barry était un gentilhomme des en-

(1) *Anecdotes sur M^{me} la comtesse Du Barry.*

virons de Toulouse, faisant grand bruit de sa descendance des Barymore d'Angleterre, mais dont toute la noblesse venait vraisemblablement du capitoulat. Il était resté jusqu'à vingt-huit ans à Toulouse, occupé à dissiper sa jeunesse et à écorner une assez belle fortune. Puis, la vie de province épuisée (1), il était venu à Paris avec des passions mûries, un appétit vague de changement et de fortune, une ambition sans but et prête à tout. Par madame de Malause, il entra et s'établissait dans la bonne compagnie, et se poussait à des relations qui devaient plus tard valoir à son fils une place de page du Roi. D'abord les affaires étrangères l'avaient tenté; mais le ministre Rouillé, lui trouvant la tête un peu jeune, lui avait conseillé un voyage en Allemagne et le faisait quelque temps patienter avec la promesse de l'employer dans le cercle de Franconie. A Rouillé succédait Bernis, qui le faisait encore attendre avec des paroles; puis arrivait Choiseul, qui tuait brutalement toutes les espérances du comte.

Alors du Barry, dont la fortune commençait à s'embarrasser, laissait là ses rêves de diplomatie et se tournait vers le solide; il obtenait de Berryer un intérêt dans les fournitures de la marine, de Belle-Isle un intérêt dans les fournitures de la guerre, puis encore un intérêt dans les vivres de la Corse (2). Sa

(1) Jean du Barry laissait à Toulouse sa femme, une femme d'une honorable famille, qui, au dire des *Anecdotes*, ne voulut jamais rien devoir à la faveur des du Barry.

(2) Correspondance du comte du Barry, *Revue de Paris*, novembre 1836.

fortune remise à flot par ces trois sources le rendait, plus prodigue que jamais, à ses goûts, à ses débauches, au jeu et aux femmes, à cette vie étourdie, cynique et sans frein qui lui valut le nom de *Roué*. Entre cet homme et la Rançon, ou plutôt la Lange, — c'était le nom de guerre que la courtisane avait pris, — il ne pouvait guère y avoir autre chose que ce qu'il y eut : un appareillage où chacun trouvait ses convenances. La Lange, qui paraît s'être donnée sans grand goût, demeurait attachée à cette liaison pour l'argent que semait si facilement du Barry, pour cette vie large, désordonnée, brillante, qui devient le besoin de la femme de plaisir, et peut-être encore pour l'éducation qu'elle retirait de cette école et de ce frottement qui la formait aux grandes façons de la galanterie, et dégrasait en elle la grisette et la petite fille de modes. Elle se liait, dans ce monde, avec quelques courtisanes à la mode, et entraînait dans le salon de cette espèce de Ninon, mademoiselle Legrand, qui réunissait autour d'elle les Collé et les Crébillon (1). Pour du Barry, habitué à surmener ses caprices et à user ses passions, la liaison finie, et tombée bientôt à l'indifférence, était devenue un projet de fortune (2),

(1) *Mémoires du général Dumouriez*. Paris, Baudouin, 1822, vol I.

(2) L'idée n'était pas nouvelle chez le comte, car jusqu'alors, indépendamment du jeu, Jean du Barry semble avoir vécu principalement de la découverte de jolies femmes, d'abord chambrées, puis dégrasées, et enfin mises en lumière près de ses illustres connaissances. Un document de police ne laisse aucun doute sur ce genre d'industrie où le Roué n'apporte aucune vergogne. Le *Journal des Inspecteurs de police de M. de Sartines* dit à la date du 2 octobre 1762, à propos d'une demoiselle Tricot que le comte formait secrètement chez une marchande à la

et le Roué, échauffé par les idées et les exemples du siècle, calculait les probabilités de l'impossible et mesurait le scandale sans en être découragé, voyant tout ce règne et tout ce royaume tourner sur les femmes, voyant tant de courtisans, tant de ministres, gouverner, avancer, et ne monter et ne grandir que par la maîtresse.

Du reste, le comte du Barry n'en était pas à sa première tentative. Du temps de madame de Pompadour, il avait cherché à faire de mademoiselle Dorothee la maîtresse de Louis XV. La fille du porteur d'eau de Strasbourg avait été même invitée à un souper du Roi, et son amant « demandait pour début d'être fait ministre à Cologne ». C'est madame de Pompadour qui donne ces détails à madame de Hausset, et elle ajoute : « Je crois que le Roi n'oserait donner un tel scandale, et heureusement que Lebel, pour l'acquit de sa conscience, a dit au Roi que l'amant de la belle Dorothee était rongé d'un vilain mal, et il a ajouté : Votre Majesté ne guérit pas de cela comme des écrouelles. Il n'a pas fallu davantage pour écarter la demoiselle. »

Dressant ses batteries, du Barry cherchait un Plutus

toilette de la rue Montmartre : « C'est une jolie maîtresse de plus qu'il produira sans doute par la suite à quelques seigneurs, comme il a fait des précédentes. » Le même journal disait déjà, à la date du 25 septembre 1761, au sujet d'une demoiselle Beauvoisin également formée par le comte, et qui venait de prendre un riche intéressé dans les fourrages de l'année : « Le sieur Collet n'a qu'à bien se tenir, car, comme elle voit toujours secrètement Dubarri, les conseils ne lui manqueront pas pour le faire aller grand train du côté de la monnaie. »

et une occasion (1), quand Richelieu, dans la mauvaise compagnie où il se rencontrait quelquefois avec le Roué, laissait échapper devant lui que Louis XV, depuis la mort de madame de Pompadour, ne se livrait plus qu'à des débauches particulières et qu'il serait désireux de lui voir une maîtresse déclarée. Sur cette phrase, l'imagination de Jean du Barry se mettait à travailler, et il amenait plusieurs fois la Lange souper chez le maréchal dans son pavillon du boulevard. Un jour, vantant les beautés de sa maîtresse, moitié sérieux, moitié bouffonnant, il annonçait au duc qu'il la destinait à Louis XV. Richelieu, qui avait d'abord blâmé le goût de Louis XV pour madame de Pompadour parce qu'elle n'était pas titrée, et qui ne voulait pour maîtresse au Roi qu'une femme présentée, souriait de pitié, lui donnant à entendre que, s'il n'avait pas d'autres projets pour faire sa fortune, il ne la ferait pas de sitôt. Le Roué ne se démontait pas; sa cynique confiance au succès éclatait dans mille folies, dans mille drôleries, égayant ce souper dont s'amusera le souvenir de Richelieu et qu'il ra-

(1) Cette idée de *brocanter* la Vaubernier existait chez le comte depuis 1764. Nous lisons dans les fragments du *Journal de la police* publiés par Rochefort (*Souvenirs et Mélanges*, Bossange, 1825, t. II) : « 14 décembre 1764. — Le marquis du Barry, à qui on a l'obligation d'avoir amené à Paris de Strasbourg la belle Dorothée, et d'avoir mis dans le monde la demoiselle Beauvoisin, a fait paraître en loge, lundi dernier, à la Comédie-Italienne, la demoiselle Veauvarnier (*sic*), sa maîtresse. C'est une personne de l'âge de dix-neuf ans, grande, bien faite, l'air noble et de la plus jolie figure. Certainement il cherche à la brocanter avantageusement. Quand il a commencé à se lasser d'une femme, il en a toujours usé de même. Mais aussi il faut convenir qu'il est connaisseur et que sa marchandise est toujours de débit. »

contera plus de vingt fois. On entendait du Barry tout haut déclarer qu'il était homme à porter lui-même la-Lange dans le lit du Roi, si personne ne voulait l'y conduire. A la fin, Richelieu lui disait en plaisantant : « Eh bien, va voir Lebel ; peut-être par son moyen, ta favorite obtiendra-t-elle pour un jour les honneurs du Louvre(1). »

Il existe beaucoup de témoignages sur la première rencontre du Roi avec la du Barry. Dans une sorte de justification et d'exposé de sa vie adressée sous Louis XVI à M. de Malesherbes, le comte du Barry, qui présente madame du Barry comme chargée avec sa mère de la tenue de sa maison, raconte que, lui ayant cédé des intérêts dans les vivres de Corse, intérêts réduits à rien par des dispositions de M. de Choiseul, madame du Barry alla à Versailles pour réclamer près du ministre : ce fut, suivant lui, dans ces courses de sollicitation que le Roi la vit (2). Un

(1) *Vie privée du maréchal de Richelieu, contenant ses amours et ses intrigues.* Buisson, 1791, t. II.

(2) Voici le récit du Roué dans cette lettre qui est une sorte d'auto-biographie : « ... N'ayant d'autre soin alors que celui de veiller à l'éducation de mon fils, page du Roi, jouissant d'une santé chancelante, je me renfermai dans un cercle fort étroit de connaissances. Et ce fut alors que je priai madame Rançon et sa fille, mademoiselle Vaubernier, de veiller sur la tenue de ma maison et d'en faire les honneurs ; ce qu'ils firent pendant plusieurs années avec affection et intelligence.

« Excité par la reconnaissance et pour les prémunir contre l'avenir, je leur cédaï alors l'intérêt que j'avais dans les vivres de Corse, dont elles jouirent pendant quelques mois.

« Les nouvelles dispositions de M. de Choiseul venant à les en priver,

autre récit mérite plus de créance : c'est celui d'un homme qui a vécu familièrement dans la société de M. de Choiseul, et qui semble tenir ses lumières et ses informations des confidences du ministre. Dutens a écrit qu'après le bruit fait aux oreilles du Roi de la beauté de madame du Barry par Lebel et Richelieu, gagné par la confiance du Roué, il y eut un souper chez Lebel, auquel assistaient mademoiselle Lange, Sainte-Foix, — qui, croyait-on, lui faisait oublier du Barry, — et quelques femmes. Ce fut à ce souper que, mise à l'aise et enhardie par le champagne, la maîtresse de du Barry, avec la liberté, la gaieté et les jolies folies d'une femme qui ne se croit pas vue, charma les regards du Roi, qui, prévenu, la regardait par un jour secret pratiqué dans le mur de la chambre à manger de Lebel (1). Et il y eut tant de vivacité dans cette première impression, que le Roi la faisait mander ce soir-là même.

La maîtresse de du Barry eut, peut-être naturellement et sans arrière-pensée, l'esprit de ne point jouer l'embarras et la bonne foi de ne point tromper

elles en sollicitèrent la maintenance auprès de lui, et ce fut dans les divers voyages qu'il les engagea à faire à Versailles que mademoiselle Vaubernier fixa les regards du feu Roi. M. Lebel fut chargé de ses ordres, et ce dernier, avec lequel elle ni moi n'avions de liaison, en poursuivit l'exécution auprès d'elle seule. Avant de la conduire néanmoins à Compiègne, il voulut qu'elle n'y parût que comme l'épouse de mon frère, ce à quoi je me prêtai ainsi que lui, sans autre motif certainement alors que d'une aveugle et respectueuse obéissance. » (*Revue de Paris*, novembre 1836.)

(1) *Mémoires d'un voyageur qui se repose*, par Dutens. Paris, 1806 vol. II.

le Roi sur son expérience. Elle mit à bas les grimaces d'ingénuité dont Louis XV était rebattu et le grand luxe de confusion dont les plus savantes croyaient devoir l'hommage au Roi. Elle ne contrefit ni l'ignorance, ni la défense, ni la gaucherie. Elle fut elle-même, elle traita le Roi en homme, et l'homme qui était encore dans le Roi sortit amoureux de cette première entrevue. Lebel n'avait point cru si bien réussir; il croyait à un de ces caprices que le matin dissipe. Effrayé de l'indignité de l'attachement où le cœur du Roi s'engageait avec ses sens, il avouait au Roi qu'il l'avait trompé, que la femme qu'il lui avait fait connaître n'était ni mariée ni titrée, et il croyait devoir l'éclairer sur les suites compromettantes d'une liaison plus suivie avec elle, quand le Roi, l'arrêtant, lui commandait de la marier et, le mariage fait, de la lui amener à Compiègne(1).

(1) *Fastes de Louis XV. A Villefranche, chez la veuve Liberté, 1782, vol. II. — Anecdotes sur madame du Barri. — Mémoires historiques de Jeanne Gomart de Vaubernier, comtesse Dubarry, par M. de Favrolle (madame Guenard). Paris, an XI, vol. I.*